

INAPERÇU AVANT IMPRESSION

J'aime bien son prénom, Antoine. Peut-être en souvenir de ma mère qui, pour retrouver un objet perdu, avait coutume de faire une offrande à Saint - Antoine de Padoue.

Perdu il semblait l'être. Son regard, hagard, ce qui n'a rien à voir avec un ingrédient culinaire, émanait tristement de deux yeux malencontreusement rapprochés, engoncés dans deux orbites enfoncées. Une remarquable absence de sourire lui barrait le visage, qu'il avait émacié. Son teint diaphane pouvait surprendre car dans l'habitat qui était le sien les faces étaient plus couramment rougeaudes et couperosées, signes de la consommation de breuvages compromettants. De l'eau de feu, comme disaient les Indiens d'Amérique, autre variété de peaux rouges. Ces derniers vivaient dans des Tee-Pee. Antoine, lui, squattait ce qu'il pouvait. Son dernier havre de pets, ainsi appelé car il avait la flatulence flatteuse et facile, consistait en un carton au label d'IKEA. Il l'avait installé sans notice de montage, sous un pont de chemin de fer mis en quarantaine pour cause de progrès économique. Le T.P. (lire Ti Pi) qu'il vénérât s'appelait Tony Parker. Il lui rendait hommage en chaussant des baskets trouées. C'était tout ce qu'il pouvait faire. Petit, chétif, aucune pratique sportive ne lui avait accordé de ticket d'entrée. Ses vêtements gris, couleur muraille, reflétaient son inexistence. Il ne passait pas inaperçu, il l'était vraiment. Il avait fini par assumer cette absence d'identité auprès de ses coreligionnaires qui, le mot étant trop long et compliqué, le surnommait « perçu ».

Ce qui pouvait donner « berchu » dans la bouche de certains édentés. « Perçu », l'exact contraire de ce qu'il voulait affirmer. Cela ne le dérangeait pas-

Les murs gris, délavés, malgré les tentatives décoratives des aficionados de la peinture en bombe, il les longeait quotidiennement, jusqu'à s'y fondre.

Il ne connaissait pas Marcel Aymé et n'avait pas lu *Le passe-muraille*. Pourtant l'un de ses rêves les plus constants était de s'imaginer, traversant cette grisaille de murs, s'infiltrant, s'insinuant dans une de leurs profondes lézardes. Souhaitait-il ainsi disparaître totalement et définitivement ? Ou bien espérait-il déboucher sur un monde meilleur. ? Il n'avait pas davantage lu Jules Verne, ni Dumas père, ni Cooper, Scott, et tant d'autres. Tout juste se souvenait-il de « *l'île au trésor* » et de quelques épisodes du « *Club des cinq* ».

Mais, comme Lagardère, l'aventure, si vous ne venez pas à elle, peut venir « t' » à vous...

Les sirènes hurlaient depuis près de deux heures. Une noria d'hélicoptères obscurcissait le ciel encore bleu mais se couvrant trop vite d'un inquiétant nuage blanchâtre.

Antoine et ses compagnons d'infortune avaient d'abord pensé à une de ces fréquentes et lassantes descentes de police, destinées à « faire le ménage », ou plutôt à rassurer l'opinion publique, toujours à la Pen depuis le cataclysme électoral de 2017. Très vite ils avaient compris qu'il s'agissait de tout autre chose.

Pourquoi ces nombreux soldats revêtus de combinaisons étanches, ces bruits de moteurs assourdissants, ces haut-parleurs scandant des ordres incompréhensibles ? Le petit groupe, rapidement cerné malgré sa connaissance du site, s'était retrouvé embarqué dans des camions militaires et conduit vers des lieux de regroupement. Comment Antoine avait-il fait pour échapper à cette rafle ? Il ne savait l'expliquer.

La meute de chiens policiers, qui participaient à l'opération, avait été sans doute distraite par les phéromones d'Adèle, la batarde de Lulu des Batignolles et, comme de coutume, Antoine était resté inaperçu.

Il se terrait, apeuré, dans l'étroite cavité d'une pile du pont. Les ronces qui la masquaient lui avaient creusé la peau de multiples sillons sanguinolents. Il s'était également abimé le dos en s'efforçant vainement de pénétrer la pierre.

Il était resté là, prostré en position fœtale, jusque tard dans la nuit. Le silence, prolongé depuis un temps qu'il ne savait mesurer, avait fini par l'inciter à se libérer de cette paralysie contrainte. Il souffrait dans tout son corps ankylosé et ses membres avaient du mal à retrouver un semblant d'agilité.

Il décida tout de même de grimper à la cime du pont. De là, il pourrait peut-être discerner quelque chose. Il déploya mille précautions, s'étonnant de son habileté à ramper. Il ne vit rien qu'un noir profond. Aucune lumière, un silence pesant l'oppressait. Tout n'était que solitude, désespoir. Il tomba à genoux. C'est à cet instant que le voile sombre de la nuit se déchira.

Depuis l'ouest, un éclair se propagea. En quelques secondes il envahit tout l'espace de sa lumière mordorée, aux étranges reflets rouges et bleus. Il dépassa Antoine. L'explosion qui suivit lui déchira les tympans.

« Ainsi fus-je » songea-t-il au moment où il crut mourir.

Il devait être 8 heures quand il se réveilla. Mais pouvait-il compter les heures ? Tout était bouleversé. Ses repères habituels de zone périurbaine avaient cédé la place au chaos indescriptible d'un univers de fin du monde. Les couleurs avaient disparu.

Ce mauvais film se jouait en noir et blanc. Le silence hurlait, c'était un film d'horreur. Et la désolation des destructions massives était l'affiche d'un film de guerre.

C'est ce moment que choisit le destin pour lui attribuer un nouveau rôle. Il recentra son regard sur l'unique objet de ses ressentiments : ce corps dont l'arôme antique, déjà fort repoussant, avait cédé la place à des odeurs excrémentielles. A l'évidence, il s'était fait dessus. Il se hâta de se défaire de ses vêtements souillés.

C'est alors qu'il commença à aller au bout de ses rêves

Usant, dans la douleur, de ses mains et pieds brûlés, il tenta de se délester hâtivement de ses oripeaux. Il se sentit alors comme étourdi, puis fut pris de vertiges. Un sentiment étrange de chute abyssale l'envahit. Son corps s'étira, s'étira... Et s'aplatit, s'aplatit... A la fin, transformé en une sorte de ruban de papier long de plusieurs mètres, il n'avait plus rien d'humain. Seul signe éventuel de reconnaissance, son visage, imprimé en haut de cet ersatz de serpent.

Il pensa d'abord à un cauchemar mais comme nul réveil ne venait l'interrompre, il finit par admettre l'étrange réalité. Il lui fallut plusieurs heures pour s'en accommoder. Plusieurs heures encore pour trouver le mode d'emploi. Il découvrit qu'il pouvait se déplacer par pliages et dépliages successifs, en forme d'accordéon. Puis à cette démarche reptilienne s'ajouta bientôt la possibilité de modifier ses dimensions. Et, se transformant en une sorte de feuille volante, il put explorer les airs en se déplaçant à grande vitesse. Les amateurs d'origami et de cerf-volant n'auraient pu imaginer plus belle création commune.

La catastrophe nucléaire n'était plus qu'un lointain souvenir. Les gouvernants s'étaient servis des fameux accords de Tchernobyl. Ceux-ci, contrairement à ceux de Schengen qui installèrent des frontières passaires, commandaient aux nuages :

« Chef, chef, ' y a un nuage suspect !

– Et bien confinez, mon vieux, confinez ! »

Se dédouaner avec des douaniers ! Vous n'y êtes pas ! Nos gouvernants sont plus subtils. Ils s'étaient contentés de réunir les médias à leur botte et d'expliquer que :
« 'y avait eu qu'à et qu'il avait fallu qu'on..... »

Et circulez y' a rien à voir !

Visitant l'espace tel un drone furtif, Antoine put ainsi avoir un panorama précis de l'étendue de la catastrophe. Celle-ci avait touché les abords immédiats de la ville et détruit toute la périphérie. Il ignorait tout de la version officielle qui avait mis en cause

un groupe de zonards ayant soi-disant déclenché un gigantesque incendie en manipulant des engins explosifs !

Tout à la découverte de ses nouvelles facultés, il n'avait de cesse d'en explorer les potentialités. La plus importante était celle de duplication. Par un effet de miroir il pouvait refléter à l'envi : la surface paisible d'un étang, le ciel redevenu bleu, cette vache broutant, ignorante, une herbe contaminée. Dans ce monde condamné, il décida de s'offrir une parenthèse, un sursis et se rendit à Paris. Il y visita les musées : Le Louvre, Orsay. Il adorait les impressionnistes. Quel pied il prit à reproduire sur lui, avatar du body painting, ses toiles préférées ! Enfin il prenait sa revanche sur la généalogie qui l'avait affublé d'un corps mal seyant. Comme il se trouvait beau par la grâce de ces peintres augustes, et pas seulement Renoir !

Tel un Vivaldi pictural il célébrait les quatre saisons. A l'automne, recouvert de couleurs jaunissantes, il virevoltait parmi les feuilles envolées des arbres. L'hiver, il s'épaississait en un millefeuille de blanc profond. Au printemps, il était le livre d'un conte des mille et une fleurs sur lequel des myriades de papillons mutants croyaient pouvoir trouver leur butin. Enfin l'été, Il offrait une couche apaisante au soleil rouge de la fatigue d'une journée trop chaude et fêtait la nuit rafraichissante par un feu d'artifice de reflets d'étoiles.

Combien de mois, d'années même, dura cette vie de reproducteur, qui le mettait en transes à défaut de saillir ?

Un jour il sentit que cette vie rêvée s'achevait et qu'il lui fallait choisir une dernière demeure.

Les propriétaires du Plazza Athénée ont vu les passages de célébrités, pourtant déjà nombreux, fortement augmenter depuis qu'ils ont fait installer ce surprenant miroir dans l'entrée de l'hôtel,

Il a ceci de spécial qu'il renvoie des images différentes selon son humeur. Il peut vous sublimer le portrait, vous enlaidir, vous rajeunir, vous vieillir. On pourrait dire qu'il fait bonne ou mauvaise impression. Bref, il ne passe pas inaperçu et on se bouscule devant cette glace au joli tain.

« On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux ».

Antoine aurait-il découvert « *Le Petit Prince* » avant de se figer en objet de réflexion ?

FIN